

# Présence évangélique en milieu militaire opérationnel: Algérie 1956-1959



Henri **P**eninou\*

*Henri Peninou est né à Uhart-Mixe (Uhartiri) le 09.12.1930. Petit-fils et fils d'instituteurs publics. Séminaire à l'Institut Catholique de Toulouse de 1948 à 1956. Service militaire chez les parachutistes à Pau et Mont-de-Marsan. Prêtre en 1955; rappelé en Algérie en 1956. Parti pour 6 mois, sa vocation militaire a duré 39 mois en Algérie.*

*Mots Clés: Libre. Respect. Homme. Réconciliation. Donner. Vie. Jésus. Dignité*

*Henri Peninou Uharte-Hirin sortu zen 1930ko 9aren 12an. Maisuen seme eta iloba. Tolosako Institutu Katolikoko Apaizgaitegian ikasi zuen 1948tik 1956ra. Jauskarietan egin zuen soldaduska Pauen eta Mont-de-Marsanen. 1955ean apaiztu zen; Argeliara bidali zuten 1956an. Sei hilabeterako joana bazen ere, 39 hilabete iraun zuen bertan haren bokazio militarra zela eta.*

*Giltza-Hitzak: Askea. Begirunea. Gizakia. Adiskidetzea. Ematea. Bizia. Jesus. Duintasuna.*

*Henri Peninou nació en Uhart-Mixe (Uhartiri) el 09.12.1930. Nieto e hijo de maestros públicos. Seminario en el Instituto Católico de Toulouse de 1948 a 1956. Servicio militar en los paracaidistas en Pau y Mont-de-Marsan. Sacerdote en 1955; movilizado en Argelia en 1956. Aunque marchó para 6 meses, su vocación militar le hizo permanecer en Argelia durante 39 meses.*

*Palabras Clave: Libre. Respeto. Hombre. Reconciliación. Dar. Vida. Jesús. Dignidad.*

---

\*M. l'abbé. F-64120 Uhart Mixe.

## **INTRODUCTION**

### **1. JULLIARD: *Esprit* 1962**

«C'était aussi la morale de beaucoup d'aumôniers militaires. Transporté en hélicoptère, accueilli avec les égards que l'armée prodigue à la religion, reçu au mess des officiers qui se font un devoir d'assister à sa messe, l'aumônier est le prisonnier de la machine militaire. Comment contredire des messieurs si prévenants? Comment les mettre en garde contre leurs méthodes de pacification? Alors, l'aumônier devient le grand frère scout. Sa visite est une fête. Au soldat, il recommande la gentillesse envers les camarades. A l'officier, la sollicitude envers ses hommes. On s'en tient là: c'est plus prudent».

Jacques JULLIARD, l'Après-guerre, *Esprit* n°10, octobre 1962.

### **2. Cette guerre est celle des visages et des idées**

Pays Basque: Jean SALLABEREMBORDE  
Jean HEUGUEROT  
François MIURA

### **3. Le Monument aux Morts d'Ixassou: 103 noms et prénoms.**

### **4. La mémoire de la guerre d'Algérie: enfouissement, occultation et résurgence.**

## **LA FONCTION DE LA MEMOIRE**

Je préfère parler de fonction que de devoir de mémoire, car, sinon, nous serions immédiatement dans le champ éthique.

- Il n'y a pas d'histoire sans mémoire
- Si la mémoire est effacée ou occultée, un jour elle re-surgit
- La mémoire a une fonction plus anticipatrice qu'archéologique

### **1. Pas d'histoire sans mémoire**

L'histoire est faite d'événements, de visages, de concours de circonstances, de choix de décisions. Même si des événements ponctuels jouent parfois un rôle décisif, elle est faite de durée.

De cette mémoire, nous sommes tous un élément constitutif, constituant: il n'y pas de petite mémoire ou de mémoire au rabais. L'Histoire est faite, souvent de petites histoires. Ce qui paraît de l'ordre anecdotique peut être révélateur de réalités plus vastes, plus profondes et significatives. Chacun de nous –à travers de petites histoires- peut contribuer à l'Histoire. Se souvenir, se rappeler. L'amnésie est une maladie: ne pas se souvenir, ne pas reconnaître quelqu'un, c'est terrible!

Aucune prétention. Rien d'autre ne doit nous guider que d'être des témoins, avec le souci premier de la vérité.

## **2. Enfouissement, occultation et résurgence de la mémoire**

Si la mémoire est enfouie, occultée ou volontairement effacée, un jour elle resurgit.

Il peut y avoir bien des raisons pour lesquelles on cherche à effacer la mémoire: elles sont souvent de l'ordre de l'inavouable, dans une sorte de complicité avec le mensonge, ou une fausse conception de l'Histoire, ou une autodéfense des institutions. On prétend écrire une histoire pure, glorieuse, purifiée de toute lâcheté, des trahisons. «Le champ d'honneur».

D'où le devoir de courage, nécessaire à tous les acteurs de l'Histoire. Regarder en face la vérité, sa vérité même partielle. Se regarder dans le miroir de la vérité.

Ce à quoi nous assistons depuis qu'a été relancée l'interrogation sur la torture pendant la guerre d'Algérie est tout à fait significatif de cette résurrection de la mémoire concernant des faits, des acteurs, des méthodes, des événements. Des hommes et des femmes se mettent à parler, à fouiller dans leur passé, à retrouver des personnes qui ont joué un rôle décisif à un moment de leur aventure personnelle. Un sujet, considéré comme tabou pour beaucoup ou offensant pour l'Armée, fait l'objet de prises de paroles, d'articles et même d'une thèse de doctorat d'Histoire contemporaine: celle de Raphaëlle BRANCHE, en 2000, sur «L'armée et les violences illégales en Algérie» parue chez Gallimard en 2002.

La mémoire longtemps enfouie, se réveille; des archives s'ouvrent et l'Histoire s'en trouve revisitée. Des relectures s'opèrent, dont l'objectif premier n'est pas de conduire des hommes devant les tribunaux, mais de démaquiller l'Histoire et de rendre à la vérité sa valeur première et libératrice.

Nombreux sont les théâtres d'opérations –curieuse expression– pour lesquels ce que Roland Barthes appelait le «remembrement de la mémoire» s'est avéré nécessaire: Vichy, la collaboration et la Résistance, les USA au Vietnam, le rôle du Vatican à propos de la question juive pendant la seconde guerre mondiale, etc...

Il n'est pas de sujet sensible qui puisse interdire à la mémoire d'émerger, telles ces sources qui semblent se perdre dans le sol et réapparaissent plus loin.

## **3. Mémoire et anticipation**

L'Histoire n'est pas seulement et d'abord histoire du passé. La mémoire a une fonction anticipatrice. Si l'Histoire se répète, et cela lui arrive, même si ce n'est pas à l'identique, c'est que des causes n'ont pas été corrigées ou guéries, que des intérêts persistent à se vouloir dominants, que la volonté de puissance demeure première. Lorsqu'une mémoire active et vivante habite l'Histoire, elle est capable de la purifier, de l'orienter vers des objectifs neufs, des horizons inattendus. L'utopie, disait Paul VI, se révèle dynamisme et capacité créatrice. Il n'y a pas de politique sans utopie, mais il ne faut pas griller les étapes.

Car l'Histoire ne se réduit pas à un chantier de fouilles archéologiques, à une visite de musées; elle n'est pas nomenclature de dates ou d'événements, comme à l'école primaire, nostalgie d'un passé bonifié ou canonisé. Elle est regard prospectif sur un futur possible et orientation des énergies pour le concrétiser. La mémoire objective aide à prendre des risques, à inventer des chemins neufs.

Je crois que c'est un proverbe chinois qui dit: «Celui qui ignore l'Histoire se condamne à la réinventer, en perdant beaucoup de temps et d'énergie».

## **TENTATIVE DE PRESENCE EVANGELIQUE**

### **1. Le contexte humain et géographique**

- 2 régiments d'infanterie parachutiste
- 1 régiment d'artillerie parachutiste

#### **Quelles étaient les conditions de vie des régiments?**

– **Pour les deux régiments d'infanterie**, vie essentiellement nomade. Pas ou peu de stabilité; des centaines, des milliers de kilomètres, à pied, en voiture, en camions, en hélicoptères. Et cela, pendant des semaines et des mois (un parachutiste passait en Algérie de 12 à 24 mois), dans le soleil et la soif comme dans la neige et le froid; dans les maquis de Kabylie comme dans les zones pré-sahariennes, dans les forêts des Aurès et les déserts des Némentchas.

Vie dangereuse: opérations fréquentes, embuscades, accrochages, dans un contexte de misère, de souffrance et de mort.

Vie abrutissante: pas ou peu de saine détente; 2 à 3 jours de «repos» par mois.

Vie matérialisante: on oublie facilement que l'on a un esprit, et plus facilement encore une âme.

Vie rétrécissante: plus on vit ensemble, plus grand est le danger (et aussi le besoin) de se replier sur soi. On n'a plus d'univers personnel, ou il est essentiellement intérieur.

– **Le régiment d'artillerie**, lui, est implanté en secteur. Chaque batterie (environ 120 hommes) assure la sécurité d'une zone, mais de façon quasi-autonome. La distance moyenne entre les batteries est d'une cinquantaine de kilomètres. Les hommes vivent de façon plus stable, donc plus humaine.

Il importait donc d'ajuster, ma vie d'abord, ma pastorale ensuite, aux conditions de vie de mes gens. Il fallait accepter l'instabilité, une promiscuité totale qui fait l'isolement et empêche la solitude, une vie physiquement et moralement exigeante.

Il fallait accepter le conditionnement par la géographie des secteurs parcourus, les gens rencontrés, (et quelle diversité!); le conditionnement par la guerre, les morts, les blessés, les prisonniers; le conditionnement par la fatigue, la faim, la soif, la haine, le mépris ou l'écœurement, le conditionnement qui vient du dépouillement: on se raccroche à son sac à dos, éventuellement à sa cantine et à son lit de camp.

En leur corps et en leur âme, en leur esprit et en leur cœur, les parachutistes sont conditionnés par la vie qu'ils mènent et qui est, à bien des égards, une vie inhumaine. La vie opérationnelle monopolise toutes les énergies de la vie physique et de la volonté; elle crée un déséquilibre, et des phénomènes de compensation créent un pseudo-équilibre.

Dans un pays divisé et déchiré, immergé dans une atmosphère de guerre civile, le problème pour un prêtre est de vivre intégralement la vie des hommes, où ils la vivent et comme ils la vivent, sans accepter le conditionnement qui ruinerait la spécificité de sa présence à tous les hommes et aux chrétiens.

## **2. Présence au milieu et vivre avec**

Je suis parti en Algérie avec une volonté ferme:

– annoncer Jésus-Christ et son message, en toutes circonstances, avec toutes leurs conséquences.

– le faire avec une mentalité d'un chargé de mission par l'Eglise, décidé à l'engager dans la vie de tous les jours<sup>1</sup>.

### **2.1. GAGNER LA CONFIANCE ET DROIT À LA PRÉSENCE**

Il me paraissait essentiel d'apporter une présence chrétienne et ecclésiale dans ce milieu fortement spécialisé et caractérisé qu'est le milieu parachutiste. Il fallait, pour cela, accepter une intégration, aussi totale que possible, au milieu et à la vie des hommes, mais aussi sauvegarder mon indépendance et ma liberté de prêtre, condition d'une authentique présence d'Eglise.

Il fallait être partout chez soi, sans être annexé nulle part; ne pas s'imposer, mais être accepté; dans le respect de la liberté d'autrui et la sauvegarde de ma propre liberté.

Une certitude façonnait cette optique: le Seigneur travaille à travers la Présence avant de travailler par la Parole. Disons même plus: la parole ne peut passer, elle ne peut être entendue, donc espérer avoir son efficacité que dans un milieu où on est effectivement:

---

1. L'Eglise est spécifiée, dans le monde militaire, par le Vicariat aux Armées avec sa hiérarchie, les prêtres qui y sont détachés, ses institutions, ses publications.

- présent,
- connu,
- accepté.

Le droit à la parole se mérite et se gagne par une présence aussi totale que possible à la vie et aux problèmes des hommes. On ne peut avoir la prétention de connaître tout le monde mais on doit se dire qu'on est connu de tous et jugé par tous, en fonction de la QUALITE de notre présence.

Avant de témoigner par la parole et les sacrements, le prêtre témoigne par sa présence: présence de la foi, de l'espérance et de la charité. Vécues dans un milieu homogène, elles ne peuvent lui échapper. Elles font problème, sinon mystère. Elles ne peuvent pas ne pas poser question, car le milieu vérifie à long-ueur de journée, dans toutes les situations, face à tous les problèmes, la qualité de notre présence, l'unité de notre vie. Et cette présence des réalités dynamiques de la condition chrétienne est efficace. Foi vécue, espérance réaliste qui se situe, au creux de la guerre d'Algérie, comme un appel et une certitude de la paix; charité quotidienne, favorisée par la solde, le nomadisme et le dépouillement.

Pour dire bref, dans ce milieu d'unités opérationnelles engagées dans la guerre, il fallait que la présence du prêtre fût une présence de PAIX.

Il fallait manifester, dans sa vie, dans ses conversations, son enseignement, la réalité et les conditions de la paix évangélique; il fallait, dans ce milieu d'hommes de guerre, s'affirmer comme un homme de paix, et veiller à le rester. Pour concrétiser ce témoignage, un choix était nécessaire: aller en opérations, mais n'avoir jamais d'arme. Un faux témoignage en ce domaine, ou un témoignage équivoque, et l'Evangile est ruiné par celui-là même qui est chargé de l'annoncer. La mission<sup>2</sup> devient alors une trahison. Or, j'ai toujours été frappé par l'attachement des hommes à la présence du prêtre, et le sens (disons l'intuition) habituellement juste de cette présence.

Il importe, cependant, de voir de plus près et de délimiter la tentation de complicité inhérente à une présence radicale dans ce milieu fortement spécialisé qu'est un régiment parachutiste; ceci nous conduira à analyser la place de la Parole dans l'évangélisation du milieu.

## **2.2. TENTATION DE COMPLICITÉ: DROIT À LA PAROLE ET DEVOIR DE PAROLE**

L'intégration à un milieu, le partage de la vie des hommes de ce milieu comportent la possibilité de liquider, de l'intérieur, la densité spécifique d'une présence. Il est difficile de vivre 24 heures sur 24 dans un milieu sans en devenir complice! Complicité consciente ou inconsciente, mais réelle.

---

2. Vivre son sacerdoce dans un milieu et non dans une communauté, c'est ce que j'appelle ici une «mission».

Parce que la vie opérationnelle monopolise toutes les énergies, parce qu'il importe de ne pas « lâcher » au cours d'une opération, parce que le milieu a des tas de préjugés, parce qu'il est traumatisé par la guerre dans laquelle on l'a engagé, on finit par être absorbé et assimilé; on pense, on réagit, on juge comme tout le monde.

La pression du milieu est effrayante et lourde de conséquences: on se sent neutralisé, sinon annexé, de sorte que la présence du prêtre ne se différencie d'aucune autre, qu'il ne parle plus au nom d'un Autre, que sa parole est celle de tout le monde.

A cette pression externe s'ajoute le danger de neutralisation par soi-même de sa propre présence: tentation de porter une arme, de faire le coup de feu, de se mêler de la conduite des opérations. Or, il était nécessaire d'assister aux « briefings », puisqu'ils engagent la vie des hommes, mais il importait d'y être à sa place de prêtre.

Sinon, on cesse d'être le témoin d'une Présence qui nous dépasse et nous anime.

Pour faire face à ce danger radical d'assimilation par le milieu, il importe:

- d'acquérir le droit à la parole,
- de parler.

Quand on est présent, connu et accepté, tout peut être dit. Pour parler, il faut être de la maison; non seulement pour être écouté, mais pour avoir droit à la parole.

Une présence authentique est la condition d'affirmation de la parole de Dieu; l'autorité de la présence est la condition de l'autorité de la parole.

## **HONORER LA PAROLE**

J'ai toujours cru à la puissance de la parole. Tout peut être dit, surtout à des hommes que l'on connaît, lorsque l'on a mérité le droit de parler, lorsque la parole est réfléchie, lorsqu'elle se réfère à l'Evangile et à l'enseignement de l'Eglise. Ces trois éléments sont inséparables.

La parole, publique ou privée, est la seule tribune qui reste à l'Aumônier, dans un milieu tellement replié sur lui-même qu'il n'entend que sa propre voix. Et la parole du prêtre sera toujours une voix étrangère: parole d'encouragement, d'affermissement, d'inquiétude ou de contradiction. Dans une unité où l'on n'entend que la parole du colonel ou du capitaine, la parole du prêtre prend un relief et une densité insoupçonnés. Que l'Aumônier soit solidaire de son milieu n'implique pas que ceux qui l'écoutent reconnaissent leurs idées dans son enseignement. Mais de partager leur vérité lui permet d'aller à l'essentiel, pour aider ses auditeurs à confronter leur pensée avec eux-mêmes, celle de Dieu et de l'Eglise.

Il faut que cette parole du prêtre soit franche, parfois abrupte, toujours évangélique. Parole d'autorité qui vient, non de l'homme, de choix personnels ou idéologiques mais de Dieu. Pour avoir droit à la parole, il faut beaucoup écouter; pour que pénètre la parole, il faut être convaincu de ce que l'on enseigne. «Il faut y croire», ne pas parler avec trop de détachement, mais se sentir soi-même engagé par la parole qui invite les autres à s'engager dans les sentiers de Dieu. On peut redresser bien des erreurs, éclairer des mentalités, inquiéter des consciences, sensibiliser des cœurs, éveiller des énergies, si on croit à la parole de Dieu, si on la met en pratique et si on l'enseigne.

Encore faut-il que cette parole soit l'expression de la vérité: là est sa force et sa puissance de pénétration. Quand l'Aumônier d'un régiment parachutiste dit quelque chose, c'est vrai; quand on veut faire courir un bruit, on affirme: «c'est le Père qui l'a dit!».

On comprend alors combien il est important de présenter le message évangélique dans sa totalité, son intégrité, ses exigences radicales (absolues). Au même titre que le prêtre peut ruiner, de l'intérieur, la présence spécifique qu'il a mission d'affirmer dans un milieu, il peut corrompre le message qu'il a mission d'annoncer, s'il ne l'accepte pas pour lui et s'il ne l'enseigne pas aux autres dans sa totalité. La chose n'est toujours pas facile, mais **en 41 mois, j'ai pu dire aux hommes et aux cadres qui m'étaient confiés tout ce que j'avais à dire**. Dès le moment où le prêtre est accepté, on peut dire que sa parole sera entendue, accueillie, écoutée. Sa résonance est, alors, fonction du semeur et du terrain qui la reçoit.

Il faut préparer la terre, (défricher, labourer) avant d'ensemencer: et c'est le rôle d'une présence qui écoute et qui aime. Mais c'est aussi le rôle de l'événement qui, souvent, bouleverse. La terre ne sera pas toujours ni totalement prête, mais la semence de la parole de Dieu doit être semée à tous les vents. Si nous lui sommes fidèles, si le semeur est bon, comme la semence est de bonne qualité, elle germera tôt ou tard.

Face à des problèmes graves comme en période de crise (les années 56-59, comme celles qui ont suivi, étaient propices), j'ai toujours cru que mon devoir était de parler, non après coup, mais, si possible, avant ou pendant l'événement, au cœur du problème. La terre fait germer la semence un jour ou l'autre, si elle ne l'étouffe pas; encore faut-il qu'elle ait été enfouie... Anticiper!

Il y a eu des morts dans nos régiments, il y en a eu beaucoup. A cet égard, les enterrements ont été un moment hélas privilégié pour annoncer au grand nombre le message de paix et d'espérance évangéliques. Prière pour les morts, mais aussi enseignement des vivants à une heure où leurs cœurs sont disponibles.

## **II. VIE PASTORALE EN MILIEU OPERATIONNEL LA COMMUNAUTE CHRETIENNE**

La communauté chrétienne existe dans le milieu parachutiste comme en tout autre. Elle existe, par rapport aux incroyants et par rapport à la grande mas-



se de ceux qu'on peut appeler les chrétiens du seuil, dont la foi n'est ni formée ni vivante.

Cette communauté chrétienne est, essentiellement, une communauté de la prière et de l'eucharistie, régulière et «complète» (confession, messe, communion) chez les fantassins nomades, 10 % chez les artilleurs, plus stables que leurs camarades.

## **1. Les chrétiens**

Plus le rythme de vie opérationnelle augmente, et avec lui, la fatigue, le déséquilibre, les phénomènes de compensation humaine (femmes et boisson), et plus la communauté se réduit. Mais la qualité des chrétiens qui constituent le «petit reste» devient étonnante.

Ils s'éveillent à un christianisme adulte, ils s'affermissent dans la foi et la charité, ils personnalisent leur christianisme. Seule la foi leur permet de retrouver, à une altitude supérieure, un équilibre trop souvent compromis. On peut les conduire jusqu'aux exigences ultimes du témoignage:

- l'amour du prochain y compris de ses ennemis (adversaires, blessés, prisonniers, morts, européens, musulmans, etc..),
- la participation à la croix et à la rédemption du Christ: vie offerte dans tous ses moments, dans toute sa rigueur, pour la paix et la fraternité universelles,
- la préparation d'une rencontre toujours possible avec le Seigneur.

Il faut avoir connu cet épuisement physique et moral qui dénude l'homme et permet au chrétien d'apparaître dans sa force; les sommes non seulement, de sueurs, mais de charité, de souffrances, d'offrande, de pénitence qui transfigurent des énergies humainement défailantes; tant de gestes qui sont la charité vivante, la foi en exercice.

Pour ces chrétiens, l'Evangile a été, habituellement, la révélation du Christ-adulte.

L'Evangile est le livre que j'ai le plus répandu. Il était lu, médité, vécu. Il n'était pas rare, en opération, au cours d'une halte, de voir un gars sortir l'Evangile de sa musette et en lire une phrase, une page. Beaucoup ont compris, même des Séminaristes, que la Parole de Dieu est une nourriture au même titre que l'Eucharistie.

Certains de ces jeunes avaient, dans le civil, décroché de toute pratique, depuis des années. D'autres, qui avaient fait de l'Action Catholique, trouvaient dans cette vie opérationnelle, la possibilité de vivre leur christianisme dans toutes ses dimensions et ses exigences absolues, au cœur d'un pays nouveau et inconnu et d'habitants aux coutumes particulières.

## 2. Communauté de la prière

Ces chrétiens-là font la communauté chrétienne, mais à l'échelon où elle est viable car elle doit continuer à vivre en l'absence du prêtre.

Quand cela était possible, la communauté chrétienne se rencontrait à l'échelon régiment. C'était, pourtant, l'exception. Souvent, les compagnies d'un même régiment vivaient, en effet, isolées les unes des autres.

Ordinairement, les chrétiens se retrouvaient au plan de la compagnie ou de la batterie (sur 150 hommes, environ 3 à 10 chrétiens).

Il était impossible de fixer le rythme des rencontres. La vie opérationnelle ne tient jamais compte du dimanche ou des grandes fêtes religieuses comme Noël ou Pâques. Alors, le responsable de la communauté (indifféremment un homme de troupe, un sous-officier ou un officier, laïc ou séminariste) saisit les occasions qui se présentent.

Le prêtre absent, que fait la communauté rassemblée?

Elle se retrouve, d'abord, dans la fraternité, à un plan où l'échange d'amitié se situe au niveau de l'homme. Alors que la vie quotidienne, parce qu'essentiellement opérationnelle, évacue l'homme et élimine les relations interpersonnelles, la rencontre des chrétiens entre eux leur permet de se retrouver comme hommes. J'ai toujours vu les chrétiens heureux d'être ensemble, de se reconnaître, et c'est un signe.

Ensuite, elle se retrouve autour du Seigneur qui se veut présent au milieu d'elle. «Où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux»: cette parole du Christ a été pour beaucoup une source d'exigences.

Quand la communauté est rassemblée, elle prie: par le silence, la lecture, la méditation, le chant. Elle aussi est nourrie de l'Évangile. L'Évangile choisi par rapport à un cadre, un événement, une personne, une situation. On ne lira pas, sur les rivages de la mer, la rencontre du Christ et de la Samaritaine; on le fera dans les zones pré-sahariennes, où les puits sont rares, où les gens font parfois 50 kilomètres pour remplir d'eau 2 tonnelets dont on bâte un anon. Parce que les camarades auront fréquenté des prostituées, on méditera la scène entre le Christ et Madeleine. En regardant les nomades du Sud, au milieu de leurs troupeaux, on songera au Bon Pasteur, à la brebis perdue. Devant l'abaissement de tant de femmes musulmanes, c'est la Vierge Marie qui est «mise en valeur». C'est ainsi que l'Évangile entre dans la vie, qu'il prend une densité profonde; c'est ainsi que le Christ prend figure adulte, visage d'homme et qu'il forme des chrétiens à son image.

En juillet 1958, le responsable de l'une des communautés (il devait être tué en opérations dans les Aurès le 4 avril 1959) écrivait à un correspondant métropolitain:

«Tous les soirs, quand nous ne sommes pas en opération ou en embuscade, nous nous réunissons. Notre petit groupe de militants et de chrétiens s'est tout à coup augmenté. Nous avons, en effet, découvert tout près du bivouac, dans un régiment du Génie, un militant jociste qui travaillait seul avec sa petite communauté. Nous avons fait la fusion des 2 groupes. Par ce jociste, nous avons eu accès à une autre unité d'artillerie. Depuis aux réunions de prière, bérets rouges et blancs, calots kakis et noirs se mêlent. La semaine dernière, nous avons pu avoir, tous les soirs, notre réunion, centrée sur la découverte du Christ dans l'Evangile... Quelques textes ont déjà fait choc: Marie-Madeleine, la femme adultère, l'enfant prodigue. Désormais quand le régiment est en opération, nous savons que ceux des autres régiments (artillerie ou génie) prient pour nous».

«Il y a une petite cellule de 2 ou 3 militants d'Action catholique dans chaque compagnie... Dans la communauté chrétienne qui se forme, le but premier est d'amener les gars à une connaissance, à une découverte personnelle du Christ. Notre genre de vie peut même nous aider à actualiser la vie terrestre du Christ. L'Evangile accroche facilement les gars. Par exemple, rencontre avec Marie-Madeleine, la fatigue du Christ, la soif, le désert: tout cela nous le connaissons et cette vie au contact de l'Evangile nous rapproche du Christ vivant en nous».

«Aujourd'hui, 15 août, fête de la Vierge Je la remercie de nous avoir donné une messe. «D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Dieu vienne jusqu'à moi?». La messe était priante. Autrement, notre seule joie est de nous retrouver sous notre gaitoune (tente) chapelle. J'ai la joie de vous dire que, depuis une semaine, nous avons dans notre groupe de chrétiens un capitaine du Génie qui vient tous les soirs prier avec nous».

Chaque fois que je le pouvais, j'adressais au chef de la communauté un texte écrit de sermon qu'il lisait à ses frères. Ce «papier» était inspiré par les lettres que je recevais et qui me tenaient au courant de la vie du régiment ou d'une compagnie.

Quand la compagnie ou le régiment avaient un minimum de stabilité, je demandais aux chrétiens de matérialiser le lieu de rassemblement de la communauté: une croix, une table d'autel (en pierre ou en bois), quelque chose qui sacre le lieu. Le sacré n'a-t-il pas besoin de se détacher du profane? Les chrétiens le découvrent eux-mêmes un jour; vivant à plein temps au milieu de leurs camarades, eux aussi «ont besoin de se retirer à l'écart pour prier».

Une fois le responsable d'une communauté de batterie m'a écrit:

«Jusqu'à présent, quand nous nous réunissons pour prier, nous regardions nos pieds. Alors, nous avons décidé de faire une croix, et maintenant nous regardons la croix; c'est plus chrétien».

Ce garçon, menuisier dans le civil, n'avait qu'une pratique religieuse irrégulière et une formation chrétienne de communion solennelle, quand je lui ai demandé de prendre en charge la communauté chrétienne de sa batterie qu'avait mise sur pied un séminariste; il l'a tenue à bout de bras, pendant 13 mois. Cette responsabilité l'a obligé à mener son christianisme à la taille adulte.

Lorsque je retrouvais la communauté de prière, elle devenait celle de l'Eucharistie.

### **3. Communauté de L'Eucharistie**

Ayant eu, entre les positions extrêmes de mes régiments, jusqu'à 380 kilomètres, j'avais pris le parti de rester environ un mois tous les trimestres dans chacun de mes régiments. Le mois était démultiplié à raison de 4-5 jours par compagnie. Ainsi, chacune avait-elle le témoignage de la présence dont nous avons parlé en commençant et celui de la communauté eucharistique.

Je disais, bien sûr, la messe chaque jour, si possible. Messe dépouillée, accessible, visible de tous (il faut songer aux chrétiens du seuil). Habituellement, tous ceux qui étaient à la messe communiaient. A ceux qui étaient dans l'impossibilité de participer à la célébration, je donnais la communion dans la journée. Il n'était pas rare, en pleine opération, de voir un chrétien vous dire «Père, donnez-moi la communion» et se mettre à genoux.

Cette communauté doit être adulte dans sa foi, son espérance et sa charité. Elle est l'Eglise, profondément enracinée dans un milieu, constituée de chrétiens soucieux de porter témoignage, non seulement à titre personnel mais en communauté, d'une création nouvelle. Parfois, un baptême ou le réveil de la foi par l'Eucharistie marquaient la vitalité de la communauté et augmentaient le caractère visible.

### **HOMMES DE GUERRE - HOMMES EN GUERRE**

Mais cette communauté humaine, dans laquelle l'Evangile, par les chrétiens qui en vivent, essaie de pénétrer, est un corps d'hommes de guerre; disons plutôt: d'hommes engagés dans une situation de guerre.

Appartenant à des unités opérationnelles, tous, hommes et cadres, font la guerre. Le travail de pacification leur échappe, pour une grande part. Pendant que d'autres organisent des chantiers de travail, soignent, scolarisent, l'aspect destructif, inséparable de toute guerre, est au premier plan de la vie des parachutistes: destruction de l'élément militaire adverse et de l'infrastructure politico-administrative.

D'où la tentation de s'installer dans la guerre, le danger d'ignorer ou de contrarier les efforts qui ont pour objectif la promotion humaine des populations en pays sous-développé et sous-administré.

D'où l'impérieuse nécessité, pour l'Aumônier militaire, de rappeler sans cesse que, dans les relations des hommes entre eux, la guerre marque un moyen et un moment désespérés; qu'elle n'a pas en elle-même sa propre fin; qu'elle n'échappe jamais au contrôle du droit, de la conscience, de la morale.

Dans le contexte particulier de la guerre révolutionnaire, -qui est plus un affrontement humain qu'une opposition de moyens techniques, et dont en Algérie «la masse musulmane était l'enjeu», -il fallait sans cesse être alerté sur cette mise en question permanente de l'homme par l'homme, et sur le danger grave de la dégradation du respect dû à l'homme.

Une conviction fondamentale s'est très vite imposée à moi: la guerre révolutionnaire requiert, de ceux qui la font, une qualité humaine supérieure. Cette qualité humaine se manifeste à travers un état d'esprit, les méthodes employées dans la guerre et le comportement à l'égard de la population.

## 1. Un état d'esprit

Il semble essentiellement pétri de lucidité, d'humanité et de volonté de paix.

**Lucidité:** en guerre révolutionnaire, un travail de discernement conditionne l'efficacité de l'action militaire. Il n'est jamais facile de distinguer amis et adversaires; locaux, réguliers et terroristes; suspects, partisans et indécis; complices, coupable et innocents... Or, si on traite un abcès comme un cancer généralisé, on aboutit à d'inutiles violences qui ne peuvent qu'ajourner et compromettre le retour de la paix. Et, il n'est guère évident que «mieux vaut tuer dix suspects (ou innocents) que laisser échapper un coupable». Un tel aphorisme n'est guère normatif de la conscience ou de l'action.

**Humanité:** Source de sang, de souffrance et de mort, la guerre révolutionnaire est un dramatique dialogue où l'adversaire ne sera jamais traité comme multiple ou anonyme, mais où il a, tôt ou tard, un visage et un nom.

Un danger guette ceux qui participent à un tel dialogue: n'être plus humains, n'être plus des hommes. Deshumanisation lente, mais progressive, qui durcit les esprits, les réflexes et les cœurs. Il n'est point facile d'être et de rester un homme quand tout, en face de soi, revêt en cette guerre une inhumanité totale qui révèle, encore plus profondément, les traits d'un visage d'homme. A moins de s'imposer par la terreur ou le conditionnement psychologique à la conscience individuelle ou collective, l'homme de guerre doit gagner la confiance. Il n'est point d'autre possibilité, pour lui, de rester homme.

Sens de l'homme, respect de l'homme, humanité: ces composantes du droit naturel ne peuvent être évacuées, ni par les tenants d'une civilisation dont les racines profondes plongent dans le christianisme ni, a fortiori, par les chrétiens qui savent qu'on ne «bâtit» pas Dieu sur un échec de l'homme.

**Volonté de paix:** l'action guerrière est destinée à préparer la paix: non seulement celle des armes, mais aussi celle des cœurs et des consciences, dans un ordre nouveau où les adversaires d'hier acceptent la rencontre et la coexistence, peut-être la communion. Il n'est jamais inutile de le souligner dans une guerre où l'activité militaire n'était qu'un des moyens de la paix.

Cet état d'esprit trouve son expression concrète dans les méthodes employées ou dans le refus de certaines méthodes.

## 2. Les méthodes

Les impératifs moraux, valables en guerre classique, subsistent en guerre révolutionnaire. Celle-ci ne saurait connaître de vacance de la morale ou du droit.

L'adversaire a et garde le droit d'être respecté; le blessé, d'être soigné; le prisonnier, d'être traité avec humanité; le mort, d'être enterré. Jugements et exécutions sommaires, représailles, tortures, viols, exactions demeurent interdits.

Lorsque le respect de l'adversaire est donné comme principe global de comportement à un régiment ou à un homme, il se trouvera donc «concrétisé» par le refus d'achever un blessé, d'exposer un cadavre à la curiosité publique, de torturer un suspect. Plus positivement encore, il se manifestera par des gestes, des attitudes, des paroles: des garçons, fatigués par 15 jours d'opération, trouveront cependant la force de porter sur leurs épaules, pendant des kilomètres, en se relayant, un blessé ennemi qui ne peut être évacué par d'autres moyens; des cadavres, au lendemain d'une opération, seront dignement ensevelis, malgré une décomposition déjà commencée, etc...

A ces règles générales du comportement, la guerre révolutionnaire ajoutera des exigences qui lui sont propres. Elles concernent, habituellement, la recherche du renseignement. C'est là un problème technique, mais il touche de trop près à l'homme pour être exclusif de toute norme. Il est, par ailleurs, une condition absolue de l'efficacité de l'action militaire.

On rejettera donc, non sans quelque difficulté, des méthodes, dont l'efficacité souvent préjugée, a été le critère suprême: torture physique, psychologique, morale, pour arracher un aveu ou obtenir un renseignement.

Il est aussi très vite apparu que:

- la recherche du renseignement par interrogatoire exige un personnel, non seulement techniquement qualifié, mais de haute valeur morale;
- un supérieur ne peut exiger de ses subordonnés qu'ils lui fournissent des renseignements par n'importe quel moyen, sans tenir compte de leur moralité;
- une activité militaire accrue est souvent source d'une efficacité supérieure à celle qui vient d'un interrogatoire.

Il s'avérait par là que le respect de l'adversaire était la pierre d'angle de l'action répressive, *si on voulait donner à celle-ci une efficacité totale dans un plan à long terme*. Or toute guerre révolutionnaire se caractérise par son étalement dans le temps et l'espace, comme aussi par sa pénétration toujours plus profonde dans les masses populaires. D'où l'importance des contacts avec la population musulmane.

### 3. Comportement à l'égard de la population

Ces relations militaires concernent trois activités essentielles: le contrôle des populations, leur éventuel regroupement, la fouille de l'habitat.

**Contrôle:** Les nécessités de la guerre et son ambiguïté imposent de nombreuses vérifications. Il est toujours humiliant d'être fouillé, déshabillé, contrôlé. On devine alors l'importance d'une absolue correction en ce domaine, et les répercussions que ne manquent pas de provoquer violences, brimades, plaisanteries douteuses ou vols.

**Fouille:** Il y a une manière de fouiller les maisons qui en respecte l'ordre et le contenu. Un poinçon de tissage, sous une tente de nomade, a l'importance d'une machine à coudre dans une maison moderne. Il faut veiller à laisser le peu qu'ils ont à ceux qui sont déjà bien misérables: couvertures, djellabas, pilons de cuivre, etc... Et pourtant, toute maison, tout jardin peut abriter des caches d'armes, de ravitaillement, voire de personnel. Là encore, il importe de concilier efficacité et humanité.

**Regroupement:** La difficulté de contrôler certaines zones frontalières ou intérieures, en raison du relief montagneux et d'y assurer la sécurité des populations, le souci de placer ces populations souvent dispersées dans des conditions économiques, administratives et humaines meilleures, a entraîné en Algérie, la création de zones interdites et de zones de regroupement. Avant de décréter «interdite» une zone, il faut en évacuer les populations et les rassembler à proximité de postes militaires.

Ces évacuations et ces regroupements sont toujours douloureux pour ceux qui en sont les victimes: on n'abandonne jamais, de gaieté de cœur, maison et terres, mêmes perdus en pleine montagne, même arides et incultes, même si on doit trouver ailleurs plus que ce que l'on doit abandonner. Et ceux qui sont chargés de les faire exécuter ressentent, eux aussi, douloureusement une telle situation.

Il s'est trouvé aussi que des éléments évacués soient revenus habiter dans des zones décrétées interdites. Il ne peut plus alors être question d'ouvrir le feu sur tout ce que l'on voit fuir.

On comprend les trésors de patience et de délicatesse nécessaires à l'exécution des ordres reçus, et les réticences opposées par des populations, inévitablement complices de la rébellion, mais aussi, très souvent victimes.

Il est bien évident que l'évacuation d'une zone peut être considérée comme une réussite technique et n'être, sur le plan humain, qu'un douloureux échec.

En guerre révolutionnaire, on ne fait pas seulement la guerre avec des mains; on ne peut, en tous cas, avoir l'espoir de la gagner qu'avec son cœur.

**Pacification:** c'est bien cette population musulmane que l'on trouve au cœur de la pacification comme de la guerre: souvent sale, déguenillée, miséreuse et meurtrie de tous côtés. D'apparence souvent rebutante et repoussante, c'est elle cependant qu'il fallait aimer, en la comprenant de l'intérieur. Ce mot d'amour pouvait paraître dérisoire dans un milieu d'hommes de guerre... Il a été, pour les meilleurs, une réalité crucifiante, contradictoire, qu'il n'était possible de surmonter que par une totale adhésion à Jésus-Christ. Si une guerre classique autorise «les vertus militaires», une guerre révolutionnaire exige la sainteté. Dieu a permis qu'elle existât.

Beaucoup ont compris, qui n'étaient pas tous chrétiens, qu'on peut aimer son prochain, même musulman, même ennemi, même suspect, dans les petites choses: apporter de l'eau avec une citerne à des gens qui, habituellement, font des kilomètres pour en ramener quelques litres; mettre à leur disposition des camions pour transporter du bois; soigner les malades dans les mechtas; partager des rations, distribuer des cigarettes, donner du pain au lieu de le jeter. Peu de chose, en vérité, dans un contexte de guerre, mais lourd, sans doute, dans la balance du Seigneur.

### **CONCLUSION: HOMME ET CHRETIEN: UNE CHANCE A SAISIR, A OFFRIR**

On ne peut obliger quelqu'un à aimer: l'Amour ne s'impose pas. Mais on peut l'aider à connaître et à comprendre la terre et les hommes qui versent le sang et que devrait irriguer l'amour.

Les parachutistes ont compris qu'ils avaient, sur beaucoup de leurs camarades militaires figés sur quelques kilomètres, parfois sur quelques centaines de mètres carrés, la chance de sillonner l'Algérie d'Est en Ouest et du Nord au Sud. Les esprits et les cœurs, sont ainsi devenus plus accueillants et plus ouverts à la diversité algérienne: humaine, géographique, économique.

Beaucoup ont perçu la pénétration, dans les villes, de la civilisation occidentale: lente chez les anciens, de plus en plus accélérée dans les jeunes générations. Ils ont compris que l'alignement se fera par les couches jeunes de la population urbaine, à condition qu'elles fussent humainement intégrées, scolarisées et professionnellement qualifiées.

Les masses rurales, avec leurs moyens archaïques, sont apparues, sinon inventives, du moins plus laborieuses qu'un rapide coup d'œil ne le laissait soupçonner.

Enfin les nomades, dont la vie est infiniment plus saine que celle des bidonvilles, ont imposé la révision d'un jugement trop hâtif.

Au hasard des kilomètres, les yeux pouvaient aussi s'arrêter sur les vestiges du passé. Vestiges de la civilisation romaine, en sa prodigieuse expansion et ses réussites techniques; traces de passage ou d'implantation des légions romaines



qui faisaient la guerre, plantaient les oliviers, édifiaient les huileries, irriguaient les terres. Vestiges des basiliques chrétiennes (certaines ont l'ampleur de nos cathédrales), pierres levées d'un christianisme jadis florissant, succombant sous la pression de l'Islam, mais déjà mort de ses divisions internes, de ses schismes, de ses rivalités; christianisme revenu avec la colonisation, mais auquel échappe la quasi-totalité de la population musulmane.

Devant l'Islam, un double effort était à faire pour arracher les gens à leur passivité ou aux jugements sommaires.

En contemplant les ruines, souvent impressionnantes, de la présence romaine ou chrétienne en Algérie, et les comparant aux réalisations arabes beaucoup pensaient: «Les Arabes ne sont bons à rien, sinon à détruire et déboiser». Il était, alors, possible de rappeler quel apport scientifique et philosophique l'Islam avait valu à l'Occident du Moyen-Age, permettant ainsi les progrès des siècles futurs, en même temps que pouvait être soulignée la crise interne grave qu'il connaît dans son affrontement avec la civilisation technique du 20<sup>ème</sup> siècle.

A ceux qui s'interrogeaient sur le caractère religieux du peuple musulman, et qui en ressentaient parfois quelque sentiment d'infériorité, il fallait rendre plus sensibles la beauté, la vérité et l'efficacité du Christ et de sa Bonne Nouvelle.

Ce travail d'éclaircissement des esprits, d'épuration des cœurs a toujours facilité un comportement plus humain, un christianisme plus total chez des hommes de guerre vivant, à longueur de mois, dans une ambiance de dureté, de mépris, de durcissement, de haine, de lassitude, d'humiliation, de fausse pitié et d'isolement.

En guerre révolutionnaire rien ne doit être négligé pour aider les hommes à demeurer des hommes.

Il est difficile, en toute guerre, de vivre sans mépris, de tuer sans haine, d'être un combattant efficace sans ouvrir son cœur à la violence.

Il est difficile à un chrétien d'être le témoin de l'amour que Dieu porte à tout homme, quelles que soient sa race, sa langue, sa civilisation, ses opinions, la couleur de sa peau.

Il est difficile de vivre un amour qui doit être plus fort que la mort. Et cette difficulté est encore plus grande dans un contexte révolutionnaire où l'homme affronte l'homme, dans un dramatique tête-à-tête.

Il faut, pour le chrétien, aller, cependant, jusqu'au bout de l'amour. Il lui faut dépasser la Terre des Hommes et les projets des hommes, pour servir le Royaume de Dieu et le projet de Dieu.

Le Royaume est plus vaste que la Terre, même s'il est au cœur de la terre. Dieu est plus vaste que l'homme, même s'il est au cœur de l'homme.

Dans le déchirement de la guerre qui divise son cœur, le chrétien a encore la chance de savoir que son Dieu est le Père de tous les hommes et le Dieu de la

Paix; il sait que le désir de son Dieu est de voir le monde vivre dans la paix et tous les hommes comme des frères.

Il sait que le plan de Dieu sur le monde est un plan d'unité, de fraternité, de réconciliation et de justice; non un ordre apparent qui camoufle un désordre profond ou simule une communion.

Il sait que, dans l'optique du Royaume, la force est faite de douceur, les relations humaines de vérité, la paix de justice et de dignité.

Il sait que, même engagé dans une lutte sanglante, ces exigences demeurent. On peut les violer; il n'est au pouvoir d'aucun homme, d'aucune autorité, de les annuler.

Il croit à la force et au dynamisme internes du Royaume qui, à travers les rythmes divers du sang, du pourrissement et de la mort, fait s'épanouir les lignes de force de la vie, de l'amour, de la résurrection.

Alors, au cœur et au dessus de toute opération militaire, il cherchera sans répit la seule opération humaine: «réconcilier les hommes».

Le 16 mars 2000, un article de *Libération* retenait mon attention, car il s'agit, me semble-t-il, d'une dérive aussi grave que celle de la torture, dans les guerres-pièges où notre armée, avec d'autres, se trouve engagée aujourd'hui. L'article est intitulé: «Le nettoyage par la souillure». Je vous en lis un passage:

*Le programme militaire du **nettoyage** implique d'emblée une guerre **sale**. L'engrenage du nettoyage contre les **terroristes** finit toujours par opposer des types musclés, barbouillés de noir, en treillis, avec leurs chars et canons, à des familles civiles, bras ballants dont les montres sont tentantes, sacs de plastique aux mains, gosses accrochés aux jupes. Le projet de **nettoyage** change le regard du militaire sur l'horizon: même une prairie, un toit qui fume deviennent suspects. La métaphore de la purification qui joue sur la haine corporelle du **pourri** fabrique du désastre lorsqu'elle s'en prend au corps social: elle offre son image persuasive comme bannière à l'action militaire contre les civils. D'abord contre une fraction d'entre ces derniers, les **terroristes** présumés qui s'appellent eux-mêmes résistants, puis leurs familles suspectes de les aider, leurs bases arrières, leurs voisins et alliés présumés qu'il s'agit de **faire parler**, enfin leurs villages et leurs prairies, leurs montagnes, leurs villes, toute cette **eau des poissons à vider** pour prendre ces derniers dans des filets (...)*

*Depuis dix ans, la visibilité des crimes sadiques et sexuels sur le terrain même des guerres contemporaines est frappante: on vise la cible profonde et abstraite de l'identité collective à détruire en tant qu'elle se transmet, c'est-à-dire lorsque la sexualité entre en jeu. C'est la cruauté, c'est le viol, la tentative d'assassinat moral grâce au crime de profanation, toujours sexuel qui permet de faire le plus de mal à autrui –collectif et de se protéger contre d'embêtantes comparaisons..+*

Véronique NAHOUM-RAPPE, Le nettoyage par la souillure, *Libération*, 16 mars 2000.